



Seul au paradis ? Le dernier été de Gibbon à Lausanne

Patrick Vincent

Ayant appris la mort, survenue le 5 juillet 1789, de son ami et hôte Georges Deyverdun, Edward Gibbon écrit : « I feel, and with the decline of years I shall more painfully feel, that I am alone in paradise »¹. Plusieurs biographes et critiques, parmi lesquels Patricia Meyer Spacks et Patricia Craddock, ont porté un jugement similaire sur les trois dernières années que l'historien passa à Lausanne, les qualifiant de solitaires et guère heureuses. Gavin de Beer et Georges Bonnard, au contraire, ont mis en relief les aspects plaisants de ce « paradis » et en particulier la vie mondaine animée que mena l'historien². Financièrement à l'aise depuis qu'il avait hérité de la maison de Deyverdun et d'un domaine dans le Sussex, Gibbon était aussi entouré de nombreux amis, notamment les Charrière de Sévery, qui s'offrirent comme une famille de substitution après cette perte, les Necker, avec lesquels il resta longtemps en relation régulière, et le célèbre médecin vaudois Samuel Auguste Tissot. En outre, des compatriotes effectuant leur Grand Tour venaient souvent lui rendre visite, tels John Baker Holroyd, premier Lord Sheffield, son meilleur ami et futur éditeur de son œuvre, qui séjourna avec sa famille à la Grotte de juillet à septembre 1791, et Georgiana Cavendish, duchesse de Devonshire [fig. 1], qui passa l'été de l'année suivante à Lausanne en compagnie de sa mère et de Lady Elizabeth Foster³. Un des moyens par lesquels Gibbon espérait conjurer la solitude et la mort durant ses dernières années à Lausanne fut d'imaginer un mariage entre les deux jeunes personnes qu'il affectionnait le plus, c'est-à-dire Maria Josepha Holroyd, fille de Lord Sheffield, et Wilhelm de Charrière de Sévery, fils de sa famille d'adoption. Bien

que ni les jeunes gens, ni leurs parents ne fissent preuve du moindre intérêt pour un tel arrangement, cette illusion permettait sans doute à l'historien d'unir symboliquement les deux facettes de sa propre existence, partagée entre la vie publique agitée de Londres et la société plus familière de Lausanne⁴.

Il se produisit à Lausanne en octobre 1792 une curieuse scène dans laquelle furent impliqués Gibbon, la très en vue duchesse de Devonshire et le jeune de Sévery, qui se trouvait alors en service armé à Nyon, non loin de la frontière avec la France révolutionnaire. Gibbon décrit dans une lettre la parodie de cérémonie lors de laquelle la duchesse adouba l'historien chevalier en lieu et place de l'officier absent :

En avançant j'ai fait trois reverences et j'ai mis un genou en terre devant elle. Lady Elizabeth Foster lui a présenté une grande épée nue que Mr. Pelham avait apporté de l'armée Prussienne. Avec cette épée elle m'a donné l'accolade sur les deux épaules et en me présentant la cocarde et le plumet j'ai promis en votre nom de remplir tous les devoirs d'un brave et loyal Chevalier. Je l'ai juré en lui baisant la main. Cette cérémonie n'est qu'un badinage, mais vous pouvez compter sur l'amitié de la duchesse qui est aussi vraie qu'elle est bonne.⁵

Malgré son caractère parodique, cet adoubement de Gibbon / Sévery par la duchesse nous en apprend beaucoup sur le séjour de l'historien à Lausanne, et en particulier sur le dernier été qu'il passa en Suisse, cette période dont de Beer a dit qu'elle avait été « something of an Indian summer for Gibbon »⁶. La crainte d'une révolution dans le Pays de Vaud s'était estompée. La bonne société lausannoise et beaucoup d'émigrés et de voyageurs honoraient Gibbon du titre de « *grand monarque* of literature »⁷. Les douloureuses attaques de goutte semblaient s'être calmées et il était entouré d'un groupe très soudé d'amis

Fig. 1. Thomas Gainsborough, *Portrait de Georgiana, duchesse de Devonshire*, huile sur toile, 127 x 101.5 cm, [v. 1785-1787]. The Devonshire Collections, Chatsworth.

suisses et britanniques. Si l'achèvement de *Decline and Fall* en 1787 marqua l'apogée à la fois de sa carrière professionnelle et de son autobiographie, le dernier été de Gibbon à Lausanne, avec pour point culminant l'adoubement par Georgiana, présentait tous les éléments nécessaires à un heureux épilogue dans lequel les tensions qui avaient longtemps caractérisé la relation entre différents aspects de son existence paraissaient s'acheminer vers une résolution. En dépit d'une intense vie sociale et de son étroite amitié – sinon plus – avec la duchesse de Devonshire et Lady Foster, nous nous proposons de montrer ici que l'historien ne réussit jamais à dissiper totalement sa peur de la solitude et se trouvait dans un état d'esprit qu'aggravaient encore la maladie d'amis proches et l'échec de son rêve d'unir les Sévery et les Holroyd.

« L'arche de Noé » : l'exil helvétique de la duchesse de Devonshire et de son entourage

Catherine de Sévery compare la Lausanne du début des années 1790 à une « Arche de Noé »⁸. Depuis longtemps, la ville attirait des étrangers effectuant leur Grand Tour et empressés de rencontrer les deux célébrités locales, le docteur Tissot et Gibbon. Beaucoup de nobles européens avaient en outre choisi Lausanne et le Léman comme lieu de villégiature estivale⁹. La majorité étaient de ceux que la population locale appelait « les Englishes »¹⁰, et plusieurs d'entre eux des Whigs éminents, comme Charles James Fox, le chef de l'opposition, en 1788, et Lord Thomas Pelham, deuxième comte de Chichester, qui voyagea régulièrement sur le continent entre 1789 et 1793. Il y avait aussi à Lausanne une colonie anglaise, présidée par les Cerjat, famille helvético-britannique qui mettait en contact résidents anglais et compatriotes de passage¹¹. Aux yeux de certains voyageurs, qui s'en plaignaient, tout cela ressemblait trop à une ville d'eaux anglaise, avec des journaux, des modes et des prix anglais eux aussi¹². Enfin, la violence des événements politiques en France voisine, que Gibbon suivait non seulement dans les journaux, mais aussi par sa correspondance, notamment avec Lord Sheffield, fit venir à Lausanne un « essaim d'émigrés » (« swarm of emigrants »), dont certains furent des hôtes réguliers de l'historien¹³. Malgré le retour des Sheffield en Angleterre, la mauvaise santé de son ami de Sévery, l'absence de Wilhelm et l'assoupissement de la saison touristique, Gibbon put se réjouir d'une vie sociale agréablement chargée durant l'hiver et le printemps précédant l'arrivée en Suisse des Devonshire et de leur suite. Le 14 janvier 1792, il organisa un dîner pour

plus de soixante invités, puis un autre le 25 février, à son retour d'un séjour de trois semaines à Genève avec les Necker, cette fois-ci en l'honneur de George Mason Villiers, troisième comte de Grandison, occupant du domaine de Mon-Repos que Lady Holland avait pris en location l'été précédent¹⁴. Il se prépara ensuite à la saison à venir, écrivant avec appréhension à Lord Sheffield le 30 mai :

This summer we are threatened with an inundation, besides many nameless English and Irish, the Dowager Lady Spencer is arrived, the Dutchess (sic) of Ancaster is expected, but I am less anxious about those Matrons, than for the good Duchess of Devonshire, and the wicked Lady Elizabeth Foster who are on their march.¹⁵

Lady Margaret Spencer avait débarqué sur le continent le 4 novembre 1791 en compagnie de la duchesse, de Lady Duncannon et de Lady Foster (dite Bess), avec deux enfants et un nombreux entourage, et passé l'hiver et le printemps à Nice¹⁶. Après un voyage de deux jours dans le froid et sous la pluie par le Mont Cenis, ils se reposèrent à Genève, laissant Lady Spencer trouver une maison à louer à Lausanne avec l'aide de Jean-François Maximilien de Cerjat, une connaissance de feu son mari¹⁷. Dans une lettre à son fils, elle décrit les raisons, à la fois pratiques et sociales, qui l'amènèrent à rester dans cette ville plutôt qu'à Genève. Une de ces raisons était d'avoir sous la main le médecin anglais Samuel Drew pour s'occuper de Lady Duncannon et pour donner des leçons particulières aux enfants :

The houses at Lausanne are very scarce, my dear George, those about this place [Geneva] very plenty at this moment [...] but I think we must determine on Lausanne because Doct returns soon to Bristol and the Duke of Ancaster has taken a house near Lausanne and we shall be near Dr Drew, which is a great point as I cannot undertake the staying with your sister without some medical assistance.¹⁸

Les possibilités de logement à Lausanne n'étaient effectivement pas nombreuses : Brownlow Bertie, le dernier duc d'Ancaster, avait loué le château de Beaulieu, une des quatre plus grandes demeures de la campagne lausannoise, et les trois autres étaient occupées respectivement par une princesse russe, un noble polonais et une famille française, ce qui au passage nous donne une idée du cosmopolitisme de la haute société lausannoise. La douairière manifesta de l'intérêt pour une autre résidence, celle de Bellevue, qui cependant se révéla trop petite. Le seul endroit qui parut assez spacieux pour héberger tout ce groupe fut



Fig. 2. Maison de l'Élysée, autrefois appelée Petit-Ouchy, propriété d'Henri de Molin de Montagny construite sur les plans de l'architecte Abraham Fraise vers 1780-1783.

le domaine du Petit-Ouchy qui venait de se doter d'une belle maison de maître de style baroque, connue plus tard sous le nom de l'Élysée [fig. 2]¹⁹. Malgré l'obligation de partager les lieux avec leur propriétaire, le colonel Henri de Molin de Montagny, Lady Spencer parut satisfaite de sa nouvelle résidence temporaire. Elle fit en tout cas l'éloge des Suisses et de la beauté de leurs paysages: « If I was to be banished from England as I am in effect at present, the Canton de Berne as far as I have seen of Switzerland should be my residence »²⁰.

Dans la même lettre, Lady Spencer donne une description peu connue de Gibbon, en compagnie duquel elle avait déjeuné chez les Cerjat avant de rentrer à Genève. À la différence de nombreux autres visiteurs qui, cet été-là, avaient reproché à l'historien d'être « spoiled by public acclaim and private vanity »²¹, Lady Spencer lui témoigne une plus grande sympathie, se contentant de le blâmer sur un ton de convention pour s'en être pris au christianisme dans son *Decline and Fall*:

[Gibbon] seems to be as lively as ever as to spirits but from the fat swelled legs and other infirmities is I think a melancholy object to look at—if ever his Eyes should be so far opened as to feel the support and comfort

that Religion can alone afford the suffering man—what would he not feel at having employed his excellent talents for so many years in trying to undermine the belief and shake the confidence that has been of some use and afforded some consolation under the gloomiest calamities.²²

Le 19 juin, après avoir pris les eaux à Yverdon, le groupe se mit en route vers sa nouvelle demeure à Ouchy. Il était en bonne compagnie, car le lendemain Lady Spencer écrit à son fils que Gibbon passait beaucoup de temps avec eux et était « certainly a very pleasant Neighbour », ajoutant qu'il était « a very agreeable man and has a great deal of conversation and seems to like coming »²³. Le samedi qui suivit leur installation, Gibbon organisa en l'honneur de la duchesse un dîner auquel prirent part les Sévery²⁴. Les Devonshire eurent ainsi accès à la riche bibliothèque de Gibbon²⁵. Cela donna l'occasion à Lady Spencer de s'entretenir de l'œuvre de l'historien, lequel laissa entendre qu'il était occupé à écrire quelque chose qu'il n'achèverait jamais : allusion possible à ses *Antiquities of the House of Brunswick*, ou peut-être à ses mémoires inachevés²⁶. Elle fit bientôt le récit suivant :

M. Gibbon likes us so very much, he has put off making his annual visit to the Neckers at Coppet because we are here, and enlivens some lectures your sisters are engaged in Natural Philosophy by attending them pretty frequently, in short he is very cheerful and entertaining as a companion.

Gavin de Beer a décrit comment le docteur Drew et le savant local Henri Struve leur donnaient chaque matin des leçons de minéralogie et de botanique²⁷. Lady Spencer, malgré le plaisir qu'elle trouvait à la compagnie de Gibbon, termine sa lettre sur une note à la fois perspicace et moins généreuse en faisant remarquer

something defective about the heart, this man has lived many years without loving or being beloved by any body or having been known to do a charitable or benevolent action—I hope I do not wrong him, I feel ungrateful while I write this, as he really affords me much amusement but I am afraid it is true.²⁸

Le jugement plus négatif porté par Lady Spencer sur l'état psychique et physique de Gibbon à Lausanne n'empêcha ni la mère ni ses filles d'aller le voir presque tous les jours, souvent en compagnie de gens de la bonne société de la ville, empressés de rencontrer la duchesse

et son entourage. Catherine de Sévery, qui ne parlait pas l'anglais et appréciait peu la duchesse, la voyait néanmoins régulièrement. Elle se rendit par exemple chez elle, à Ouchy, le dimanche 1^{er} juillet, avant d'aller présenter ses hommages habituels à Gibbon à la Grotte. Puis elle passa la soirée du 5 juillet avec la duchesse chez Gibbon²⁹. Le temps doux de ce milieu de mois poussait tout le monde à sortir. Le 12 juillet, après une promenade à cheval au Signal de Sauvabelin, au-dessus de Lausanne, d'où elle admira le lac et les Alpes, la duchesse improvisa une « little fête » au Bois-de-Vaux pour célébrer le neuvième anniversaire de sa fille, restée en Angleterre, en offrant le dîner à neuf enfants pauvres. Ils étaient accompagnés entre autres par Madame de Cerjat, deux sœurs sourdes-muettes et très probablement Gibbon³⁰. Une autre réception fut donnée le même jour au Petit-Ouchy et, le dimanche 15 juillet, Gibbon organisa une « grande soirée »³¹. Le surlendemain, Lady Spencer put écrire à son fils : « we continue to see a great deal of M. Gibbon [...] he often assists [Dr. Drew's lectures] which he enlivens by his questions ».³²

« Vale et me ama » : une romance estivale

À la fin de juillet, des orages rafraîchirent la température de l'air, mais la duchesse, sa sœur et Lady Foster ne renoncèrent pas pour autant à retourner aux bains d'Yverdon [fig. 3], où Bess écrivit un petit billet espiègle à Gibbon, le pressant de venir les rejoindre : « Addio maestro—there is near our house, le banc des philosophes, we wait your arrival drink deep of the Pierian spring—vale et ama »³³. Gibbon le lut « after drinking tea at the Duchess of A[ncaster] and spending the evening at a grand assembly and concert at Mrs. Wynch's ». Il répondit immédiatement, acceptant quelque peu inconsidérément l'invitation :

Gratitude, taste, and good faith are equally engaged in the Yverdun journey and it is my fixed resolution to drink tea with you next Wednesday evening about eight o'clock [...] We shall be more quiet than at Ouchy. A friendly, familiar, rational conversation with three women the most amiable in Europe (I speak with the religious accuracy of an historian) is the perfection of human society [...] Adieu, Vale, good night! But I do not dare tell how much I love you.³⁴

De toute évidence, Gibbon ne trouvait Bess plus aussi « wicked » qu'il l'avait déploré jadis, et tous deux allaient entretenir une correspondance galante durant plusieurs mois³⁵. Le 25 juillet, tenant parole, l'historien, âgé de 54 ans, se rendit à Yverdon en compagnie du docteur



Dessiné sur Plume par S. Trachsel.

Lithogr. de S. Trachsel à Yverdon.

Bétrix junr.

1837.

Fig. 3. Lithographie de Samuel Trachsel, d'après un dessin de Charles Bétrix, 18 x 23.8 cm, 1837. Musée d'Yverdon, inv. MY/1.E.10.9.

La duchesse et sa suite logent à l'ancienne maison Treytorrens, appelée aujourd'hui villa d'Entremonts, une maison de maître située à proximité des bains d'Yverdon.

Tissot et d'Antoine Polier de Saint-Germain, bourgmestre et voisin de Gibbon, afin de prendre le thé avec les trois dames, toutes de vingt ans ses cadettes³⁶. À leur retour, le célèbre aventurier et joueur irlandais Thomas Buck Whaley, après leur avoir rendu visite, fit un récit coloré de la nouvelle liaison de Gibbon : « I found a large company; and close to her ladyship, as usual, her two faithful attendants [...] two old gentlemen, and both conspicuous characters [...] as constant at her levée as her attendants [...] it instantly brought to mind the picture of Susanna between the two elders ». Whaley, relatant les remontrances que Gibbon lui fit « with true pedantic air » pour avoir assisté à une de ces fêtes de si triste réputation que William Beckford donnait de l'autre côté du lac, ne manqua pas cette occasion de décocher un trait d'esprit contre l'historien³⁷.

Le flirt estival de Gibbon ne suffit cependant pas à soulager son sentiment de solitude et son inquiétude quant à l'avenir. Le 1^{er} août, Catherine de Sévery, l'ayant trouvé en proie à la désolation dans son pavillon, confirma le jugement perspicace de Lady Spencer sur son état dépressif :

[M]on cher ami m'a témoigné son détach^{mt} de la vie, qu'il se croyoit a charge aux autres et etoit resigné a finir ; j'ai fait mon possible p^r lui ôter ses tristes idées qui m'ont percé le Cœur ; Nous avons cause doucem^t de ce Pavillion, il me sembloit que c'étoit un de ces moments inexplicables de la vie, ou on a un sentim^t present d'un état future.³⁸

Le même jour, Gibbon écrivit à sa belle-mère Dorothea qu'il avait décidé de reporter au printemps ou à l'été 1793 son retour avec Wilhelm, non seulement à cause de la situation en France, mais aussi pour des raisons privées sans aucun doute liées au projet conçu pour le jeune homme, qui ne semblait plus être une perspective prometteuse. La lettre ne laisse pas apparaître d'idées noires, mais souligne que

the society of Lausanne is adapted to my taste, my house is open to many agreeable acquaintances and some real friends : the uniformity of the natives is enlivened by travellers of all nations, and this summer I am happy in a familiar intercourse with Lady Spencer, the Duchess of Devonshire, Lady Elizabeth Foster and Lady Duncannon who seems to be gradually recovering from her dreadful complaints.

La note finale est encore plus optimiste. Affirmant que sa santé est bonne et que sa goutte lui laisse du répit, il peut écrire : « I endeavour to use with moderation Dr. Cadogan's best remedies ; temperance, exercise, and cheerfulness »³⁹.

Le 3 août, un accident de voiture sur la route qui les menait chez le duc d'Ancaster causa une rude frayeur à la duchesse, à Bess et aux deux Caroline, mais ne les dissuada pas d'aller chez Gibbon trois jours plus tard⁴⁰. La lettre, souvent citée, que Georgiana écrivit à sa fille à cette occasion constitue le commentaire le plus détaillé qu'elle ait donné sur la personne de Gibbon. « We have been very gay and dissipated these last two days », dit-elle pour commencer, avant de relater leur soirée dans le « beautiful garden » de l'historien, jardin qui leur était déjà familier. Il y avait là une « little Russian princess and her friend », qui dansèrent et chantèrent. Les deux jeunes filles enseignèrent à Gibbon le jeu des *Rois*. Georgiana le décrit comme « very clever but remarkably ugly and wears a green jockey cap to keep the light from his Eyes when he walks in the garden. Caroline was quite entertained with it & made him take it off & twist it about ». Elles se sentaient manifestement à l'aise dans l'entourage de leur hôte, qui « comes to us almost evr'y day & sometimes whilst we are dressing they undertake to amuse him ; they dance to him & they sing to him [...]. One day Caroline Ponsonby [...] wanted to [...] jump Mr. Gibbon, which was rather difficult as he is one of the biggest men you ever saw »⁴¹.

Toute cette joie ne pouvait cependant dissiper les craintes suscitées par la Révolution française, qui se rapprochait en même temps qu'elle gagnait en violence. Un moment fort de cet été fut le passage à Lausanne, le 8 août, des deux fils du comte d'Artois. Contraints de quitter la Savoie, ils avaient traversé le Léman sur une flottille armée, débarqué à Ouchy et logé au château chez le bailli, avant de poursuivre leur route en direction de l'Allemagne, escortés par un détachement de dragons dont Wilhelm de Sévery faisait partie. Ses parents vinrent assister à leur arrivée depuis le jardin de Gibbon, tandis que la duchesse fut invitée à les rencontrer au château. La fuite des princes fit l'effet d'un coup de semonce. Dans sa lettre, Lady Spencer conclut ainsi à propos des événements de France : « There is no saying anything about French politics they are more fearful every day »⁴².

« Une étrange époque » : les événements de France et la parodie d'adoubement

C'est seulement dans la deuxième moitié d'août que la terrible nouvelle du massacre des Tuileries, survenu le 10, atteignit Lausanne. Gibbon, les Sévery et l'entourage de la duchesse continuèrent à se voir, bien que Gibbon séjourna une partie du mois chez les Necker à Coppet⁴³. Le 13 août, par exemple, Catherine de Sévery relate un dîner

chez Gibbon en compagnie de Georgiana et de la femme de lettres vaudoise Isabelle de Montolieu. Bess nota dans son journal à la date du 19 août qu'elle était allée voir Gibbon, tout juste de retour de Coppet, où il avait trouvé Necker très agité par les nouvelles de Paris⁴⁴. Des visiteurs anglais continuaient d'arriver à Lausanne, et parmi eux le frère de Bess et sa belle-sœur, Lord et Lady Hervey, ainsi que Charles Blagden⁴⁵, le secrétaire de la Royal Society, qui vint à la fin du mois accompagné de Lord et Lady Palmerston. C'est grâce à son journal que nous savons que Blagden eut plusieurs occasions de rencontrer l'entourage de la duchesse de Devonshire, les Cerjat, Tissot, Gibbon, un certain Mr Robinson et d'autres membres de la bonne société lausannoise, et de s'entretenir avec eux de questions scientifiques. Les progrès de la duchesse en chimie et en minéralogie ne lui firent pas grande impression, et il trouvait que Gibbon se comportait trop en acteur⁴⁶.

L'ambiance, toutefois, était au crépuscule. La saison mondaine touchait à sa fin et plusieurs, dans leur cercle, étaient sérieusement malades, notamment la duchesse d'Ancaster et Salomon de Sévery, tandis que la nouvelle république officiellement proclamée en France le 21 septembre 1792 accaparait les esprits. Ainsi que Bess l'écrivit quelques semaines plus tard à Gibbon : « These are curious times and you ought to make a book of them »⁴⁷. Le 6 septembre, la duchesse de Devonshire assista à un « fine sermon » à la cathédrale, dans lequel le pasteur Jean David Levade, ami de Gibbon, avait évoqué la double calamité d'une grêle dévastatrice dans les Alpes et du massacre des Tuileries pour « dispose the minds of the people to be religious & better »⁴⁸. Le 7, Germaine de Staël, ayant échappé aux massacres à Paris, put rentrer saine et sauve à Coppet, et Gibbon passa quelques jours avec elle et ses parents. Malgré ses divergences avec la duchesse sur la manière dont la Grande-Bretagne devait à leur avis réagir à la nouvelle république, Gibbon resta très attaché à Georgiana et à Bess, comme il l'écrivit à Lord Sheffield : « I live with them »⁴⁹.

Les événements politiques, s'ajoutant au départ imminent de la duchesse et de son entourage, aggravèrent la dépression de Gibbon. L'invasion de la Savoie, le 22 septembre, qui condamnait la route du Mont Cenis et encerclait Genève, contraignit Lady Spencer à changer d'itinéraire⁵⁰. Désespérant de pouvoir rentrer chez elle pour voir ses enfants, la duchesse, avec Bess, différa son départ d'un mois, avec le faible espoir que le duc de Devonshire viendrait à leur rencontre pour les escorter à travers l'Allemagne, où les armées pullulaient⁵¹. Pendant ce temps, les Necker s'étaient retirés dans la maison de campagne des Sévery à Rolle, et ceux qui séjournèrent à Lausanne

attendaient dans la crainte. Gibbon regretta de n'être pas parti six semaines plus tôt : « Who can foresee the wild measures of the Savages in Gaul? We thought ourselves perfectly out of the Hurricane latitudes »⁵². C'est justement durant ces jours d'incertitude et de peur qu'eut lieu l'étrange adoubement par procuration, vraisemblablement le 11 octobre. Wilhelm était alors stationné à Nyon, à quarante kilomètres de Lausanne, mais Gibbon entretenait une correspondance régulière avec lui. Il lui écrivit le 4 octobre que l'entourage de la duchesse de Devonshire « talk very often and very kindly of you, and you may depend on them whenever you visit England »⁵³. Sans doute cela mettait-il du baume au cœur de l'historien qui, un mois auparavant, essayait encore de convaincre Lord Sheffield des « amiable qualities » de Wilhelm afin d'aider son protégé à obtenir un poste en Angleterre. La cérémonie elle-même fut un moyen de remercier le jeune officier d'avoir vaillamment défendu leur coterie dans cette époque dangereuse, mais peut-être redonna-t-elle aussi à Gibbon l'espoir que, grâce à l'appui de la duchesse de Devonshire, ce poste deviendrait une réalité⁵⁴.

Dans sa lettre du 12 octobre, Gibbon décrit à Wilhelm ses dernières journées en compagnie de la duchesse : « Comme elle n'a plus de cuisinier je dine tous les jours avec elle, chez les Cerjat, deux fois chez la princesse de Bouillon, chez Tissot (oui chez Tissot!) chez St Germain qui ne perd jamais une occasion de dépense et chez moi : aujourd'hui j'ai un grand diner de quatorze couverts »⁵⁵. Tout Lausanne se mit apparemment en quatre, peut-être pour la dernière fois, afin de nourrir les ladies et leur chevalier fraîchement adoubé. Dans une lettre qu'il écrivit le lendemain à Lord Sheffield, Gibbon se dit prêt à fuir vers Zurich ou Constance « with two strong horses and a hundred Louis in gold » au cas où Genève tomberait aux mains des Français⁵⁶. Une semaine plus tard, la situation s'était suffisamment améliorée pour permettre à la duchesse et à Lady Foster de quitter Lausanne. À Bourg-Saint-Pierre, Bess fit un dessin qu'elle envoya à Gibbon avec une note lui demandant « keep it for my sake and think of us and write to me in Italy »⁵⁷ [fig. 4]. Au terme de quatre jours de froid et d'inconfort dans la traversée du Grand-Saint-Bernard, elles arrivèrent à bon port et de Turin, Bess écrivit une nouvelle fois à l'historien : « Were not the French within fifty miles of us, I am convinced our passage over the Great St. Bernard Pass would have furnished conversation for a week at least, and astonishment for ever, but these vile republicans take the place of every other topick »⁵⁸. Impressionné par le courage de ses correspondantes, Gibbon répondit avec humour qu'il était « secretly indulged » à l'idée d'accompagner ses « *bonnes amies* over Mont Cenis », mais que



Fig. 4. Lady Elizabeth Foster, «A Swiss Cottage near the Lake of Lausanne», aquarelle, [v. 1792].
Collection Anglesey Abbey, Cambridgeshire.

Bess réalise plusieurs dessins lors de son séjour en Suisse, à l'exemple de cette vue champêtre prise à proximité du lac Léman que l'on aperçoit en arrière-fond.

« my aged and gouty limbs would have failed me in the bold attempt of scaling St. Bernard ». Dans sa tonalité générale, cette longue lettre est cependant élégiaque, et le regret du départ des deux amies s'y exprime: « The pleasure of the summer, the lighter and graver moments of the society of *petit Ouchy*, are indeed past, perhaps never to return; but the remembrance of this delightful period is itself a pleasure ». Son seul réconfort fut de voir que la situation semblait se stabiliser: « I no longer run to the window to see if the French are coming »⁵⁹.

La duchesse partie avec son entourage, la menace révolutionnaire devenue moins pressante, Gibbon retourna à ce qu'il appela « the insipidity of common life », laquelle consista notamment en une querelle de voisinage avec Polier de St-Germain, qui se plaignait que les platanes et les acacias de l'historien fissent obstacle à sa vue⁶⁰. La nomination de François Barthélemy comme ministre de France auprès de la Confédération suisse à la fin de l'année réduisit considérablement la probabilité d'une invasion. C'est ainsi qu'à la mi-décembre, dans une lettre à Lord Sheffield, Gibbon put écrire: « Our little storm has now completely subsided, and we are again spectators ». Puis au début de janvier, il eut ce trait d'esprit en évoquant le « decline and fall of Lausanne »⁶¹. Genève fut annexée et Lausanne préservée, du moins temporairement, mais l'historien savait que les choses ne seraient plus jamais les mêmes et que ses jours en Suisse étaient comptés: « I begin to fear that Satan will drive me out of the possession of Paradise »⁶². La faute en était principalement à la Révolution, mais il était aussi terrifié par l'imminence de la mort de Salomon de Sévery. Celle-ci, confia-t-il à Lady Sheffield, signifierait pour lui « the loss of the most perfect

system of domestic happiness in which I had so large and intimate a share [...] I shall be left a stranger in the insipid circle of mere common acquaintances ». Poursuivant la métaphore biblique, il affirme que le caractère paradisiaque de Lausanne a rendu d'autant plus douloureux son retour en Angleterre: « Even that paradise, the expensive and delightful establishment of my house, library, and garden almost becomes an encumbrance by rendering it more difficult to relinquish my hold, and to form a new system of life in my native country »⁶³. Après le décès inattendu de Lady Sheffield en avril 1793, l'historien retourna en Angleterre pour consoler le veuf, escorté par Wilhelm de Sévery jusqu'à Francfort. Son jeune protégé, qui l'avait déjà suivi à Londres en 1787-1788, ne retraversera la Manche qu'en 1803, soit neuf ans après la mort de Gibbon et sept ans après le mariage de Maria Josepha Holroyd avec un baron anglais. Gibbon dut expérimenter son « new system of life » sans l'union dont il rêvait entre Lausanne et Londres, et loin de son cercle d'amis en Suisse.

Traduit de l'anglais par Laurent Auberson.

1 Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 184. Voir aussi Gibbon, *The Letters* t. III, p. 226, lettre à Dorothea Gibbon, 18 mai 1791, dans laquelle il se compare à Adam « alone in paradise ».

2 Patricia Meyer Spacks, *Imagining a Self: Autobiography and Novel in Eighteenth Century England*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1976, p. 117-120; Patricia B. Craddock, *Edward Gibbon, Luminous Historian 1772-1794*, Baltimore et London, Johns Hopkins University Press, 1989, p. 287-288; et Gavin de Beer, « Anglais au Pays de Vaud: VI. La Duchesse de Devonshire », *RHV*, n° 59, décembre 1951, p. 184-194. Brian Norman, dans *The Influence of Switzerland on the Life and Writings*

of Edward Gibbon (Oxford, Voltaire Foundation, 2002), offre une étude plus générale sur les relations de Gibbon avec la Suisse, mais néglige les dernières années.

3 Voir le journal détaillé tenu par Maria Josepha, alors âgée de vingt ans, durant le séjour des Holroyd à Lausanne, où elle s'en prend à la lourdeur d'esprit de la société lausannoise et décrit la jalousie que l'attachement de Gibbon pour les Sévery inspirait aux Holroyd. Voir *The Girlhood of Maria Josepha Holroyd, from 1776 to 1796*, éd. Jane H. Adeane, London, Longmans, Green, 1897, en partic. p. 63-67.

4 Voir Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 256-257, n. 15. Lord Sheffield a

censuré dans la correspondance de Gibbon toutes les allusions à cette idylle fantaisiste. Gibbon était parfaitement conscient des différences entre Lausanne et Londres, ainsi qu'en témoigne avec une clarté particulièrement manifeste le style totalement différent dont il use dans ses lettres selon leur destinataire: à ses correspondants suisses, il écrit dans un style maniéré et parle avant tout de la vie privée, alors que les lettres à des correspondants anglais sont plus spirituelles et traitent plutôt des événements récents, des affaires et de la vie littéraire.

5 À la cocarde rouge et noire, encore en la possession de la famille de Sévery en 1911, avait été cousue une carte

- portant l'inscription : « A Wilhelm de Sévery, chevalier sans peur et sans reproche! Georgiana Devonshire ». Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 278-279, et Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 1, p. 342-343.
- 6 Gavin de Beer, *Gibbon and His World*, London, Thames and Hudson, 1968, p. 109.
- 7 John Owen, *Travels in Different Parts of Europe in the Years 1791 and 1792*, London, Thomas Cadell, 1796, t. I, p. 218-219.
- 8 Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 1, p. 318-319.
- 9 *Id.*, chapitre 10. Voir aussi Morren, *La Vie lausannoise au XVIII^e siècle*, p. 309-343.
- 10 Gibbon exprima un certain soulagement en voyant ses compatriotes partir au début de l'automne pour l'Italie « like sparrows and cranes » (« comme les moineaux et les grues »). Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 1, p. 341, et Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 55.
- 11 Le révérend Robert Gray nota en septembre 1791 à Lausanne que « many English reside here, and something of an English manner prevails ». Il ajoute que « the best company is to be seen at Mr. Sargent's to whom strangers easily procure introduction ». Jean-François Maximilien de Cerjat, dont le nom est ici écorché, avait vécu en Grande-Bretagne et était devenu citoyen britannique, avant de rentrer à Lausanne en 1780. Catherine de Sévery, de son côté, se plaignait que les Anglais fussent « d'un ennui affreux ». Parmi les nombreux noms anglais que cite son journal durant l'année 1792, on peut relever les Cratendon, Mr. Jones, les Harrison, les Trevor et les Prescott. Robert Gray, *Letters during the Course of a Tour Through Germany, Switzerland and Italy*, London, F. and C. Rivington, 1794, p. 203, et ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14, journal de Catherine de Sévery, 30 mai 1793.
- 12 Owen, *Travels in Different Parts of Europe in the Years 1791 and 1792*, *op. cit.*, p. 218-219. Henry James Pye, dans *The Aristocrat* (London, Lowe, 1799) décrit le séjour fictif d'une famille britannique à Lausanne en 1792.
- 13 Gibbon, *Memoirs of My Life*, p. 185. La liste des personnalités que Gibbon reçut dans son salon figure dans Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud*, vol. 2, p. 48.
- 14 Journal de Catherine de Sévery, 14 janvier 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14; Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 245 et n. 6, p. 237. Voir aussi Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy*, vol. 2, p. 496-497; Lady Elizabeth Holland, *The Journal of Elizabeth Lady Holland*, éd. Earl of Ilchester, London, Longmans, Green, 1908, vol. 1.
- 15 Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 262-263.
- 16 L'entourage comprenait les deux filles de Lady Spencer, à savoir Georgiana, duchesse de Devonshire, et Henrietta (dite aussi Harriet) Ponsonby, Lady Duncannon; l'époux de Harriet, le troisième comte de Bessborough, qui rentra en Angleterre au début juin; leur fille Caroline (future Caroline Lamb); Elizabeth Foster (dite Bess), maîtresse et future seconde épouse du duc de Devonshire; enfin leur fille illégitime, Caroline Saint-Jules (d'où l'épithète de « wicked » que Gibbon applique à Bess). Sur les raisons de leur exil et le contexte de leur voyage en Suisse, voir de Beer, « Anglais au Pays de Vaud », art. cit., et Patrick Vincent, « Les Whigs et la Suisse autour de 1792: le Passage du Mont Saint-Gothard de Georgiana, Duchesse de Devonshire », *Suisse politique, savante, et imaginaire. Cohésion et disparité du Corps helvétique au XVIII^e siècle*, André Hohenstein et alii (dir.), Genève, Slatkine, 2019, p. 84-98.
- 17 Lettres de Lady Spencer à son fils George John, 2^e comte Spencer, 29 et 30 mai 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 120, 122.
- 18 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 30 mai 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 124.
- 19 Sur l'arrangement trouvé pour la cohabitation, voir Vincent, « Les Whigs et la Suisse autour de 1792 », art. cit., p. 89, n. 30.
- 20 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 30 mai 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 125.
- 21 De Beer, *Gibbon and His World*, *op. cit.*, p. 109.
- 22 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 30 mai 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 124-125.
- 23 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 20 juin 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 136.
- 24 Journal de Catherine de Sévery, 23 juin 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14.
- 25 Sur l'état de la bibliothèque et les soucis de Lord Sheffield quant à sa conservation, voir la lettre de Lord Sheffield à Gibbon, 14 mai 1792, cote BL, Add MS 34886 fol. 261.
- 26 « I am not writing any thing for press nor have I any thoughts of any publication—to say I am quite idle would be quite false—a Man is used to write and need must go on doing so, but it is not anything that I am likely to produce or even to finish » (lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 20 juin 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 136-137). Il n'est pas exclu, quoique moins probable, qu'il s'agisse d'un projet dont il fit part plus tard, en juillet 1792, à John Pinkerton, sur les « Scriptores rerum Anglicarum ». Craddock, *Edward Gibbon, op. cit.*, p. 299-300, 314; Edward Gibbon, *The English Essays of Edward Gibbon*, éd. Patricia Craddock, Oxford, Clarendon Press, 1972, p. 594, 600.
- 27 De Beer, « Anglais au Pays de Vaud », art. cit., p. 190-194.
- 28 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 4 juillet 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 138.
- 29 Journal de Catherine de Sévery, 1^{er} et 6 juillet 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14.
- 30 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 10 juillet 1792, Chatworth House Archives (ci-après : CHA), cote J18/20/102.65. Madame de Cerjat est peut-être Marguerite de Cerjat, née Stemple, Anglaise de naissance, ou sa fille Elisabeth Jane de Cerjat, qui allait participer en 1843 à la fondation de l'Asile des aveugles.
- 31 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 13 juillet 1792, cote CHA, J18/20/102.66; Journal de Catherine de Sévery, 13 et 15 juillet 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14. La duchesse envoya à sa fille un croquis du dîner, qui ne se trouve pas dans les archives.
- 32 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 17 juillet 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 142.
- 33 Lady Foster avait rencontré Gibbon pour la première fois à Lausanne en 1787. À cette occasion, l'historien lui aurait fait à genoux une demande en mariage et aurait été incapable de se relever. Au bord du canal du Buron, non loin des bains d'Yverdon, un « banc du Grand Philosophe » avait en effet été installé le 22 août 1776. Read, *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy*, vol. 2, p. 352; lettre d'Elizabeth Foster à Gibbon, 22 juillet 1792, cote ACV, P Gibbon 73.
- 34 Lettre non datée de Gibbon à Elizabeth Foster, cote BL, RP 2760. Seule la

- seconde moitié a été publiée dans l'édition de 1956, qui indique à tort que la lettre est perdue et propose de la dater du 29 juillet.
- 35 Ces lettres sont conservées aux Archives de Chatsworth House.
- 36 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 27 juillet 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 144. Voir aussi de Beer, «Anglais au Pays de Vaud», art. cit., p. 186-187.
- 37 Thomas Whaley, *Buck Whaley's Memoirs, including his Journey to Jerusalem*, éd. Edward Sullivan, Londres, Alexander Moring, 1914, p. 296. Whaley décrit ici les fêtes légendaires données par Beckford à Maxilly, près d'Évian. Voir aussi de Beer, «Anglais au Pays de Vaud», art. cit., p. 174-175.
- 38 Journal de Catherine de Sévery, 1^{er} août 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14.
- 39 Lettre à Dorothea Gibbon, 1^{er} août 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 266.
- 40 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 4 août 1792, cote BL, Add MS 75916, fol. 146.
- 41 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 7 août 1792, cote CHA, J18/20/102.69. Voir aussi ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14, 7 août 1792. À une autre occasion, Caroline Ponsonby dit à Gibbon que «his big face frighten'd the little puppy with whom he was playing» (lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 30 septembre 1792, cote CHA, J18/20/102.74).
- 42 Lettre de Lady Spencer au comte Spencer, 10 août 1792, cote BL, Add Ms 75916, fol. 148 ; journal de Catherine de Sévery, 8 et 9 août 1792, cote ACV, P Charrière de Sévery, Ci 14.
- 43 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 30 août 1792, cote CHA, J18/20/102.72.
- 44 Lettre d'Elizabeth Foster à Gibbon, 29 octobre 1792, cote BL, Add MS 34886 fol. 293.
- 45 De Beer, «Anglais au Pays de Vaud», art. cit., p. 189. Voir aussi Gavin de Beer, «The Diary of Sir Charles Blagden», *Notes and Records of the Royal Society of London*, n° 8/1, octobre 1950, p. 65-89.
- 46 De Beer, «Anglais au Pays de Vaud», art. cit., p. 190-191.
- 47 Lettre d'Elizabeth Foster à Gibbon, 29 octobre 1792, cote BL, Add MS 34886 fol. 293.
- 48 Lettre de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 6 septembre 1792, cote CHA, J18/20/102.73. Sur Levade et Gibbon, voir Craddock, *Edward Gibbon, op. cit.*, p. 283.
- 49 Lettre à Lord Sheffield, 12 septembre 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 269-271.
- 50 Lady Spencer et Harriet partirent finalement le 6 octobre pour l'Italie via Berne, Innsbruck et le col du Brenner. La duchesse et Lady Foster voyagèrent séparément.
- 51 Lettres de la duchesse de Devonshire à sa fille Georgiana Cavendish, 30 septembre et 6 octobre 1792, cote CHA, J18/20/102.74 et 76.
- 52 Lettre à Lord Sheffield, 5 octobre 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 277.
- 53 Lettre à Wilhelm de Sévery, 4 octobre 1792, in *Id.*, p. 275.
- 54 Lettre à Lord Sheffield, 23 août 1792, in *Id.*, p. 269.
- 55 Lettre à Wilhelm de Sévery, 12 octobre 1792, in *Id.*, p. 279.
- 56 Lettre à Lord Sheffield, 13 octobre 1792, in *Id.*, p. 280-281.
- 57 Lettre d'Elizabeth Foster à Gibbon, 22 octobre 1792, cote BL, Add MS 34886 fol. 289.
- 58 Lettre de la même au même, 29 octobre 1792, BL, Add MS 34886 fol. 293.
- 59 Lettre à Elizabeth Foster, 8 novembre 1792, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 287.
- 60 ACV, P Gibbon 77-84. Voir à ce sujet la contribution de Dave Lüthi dans ce volume.
- 61 Lettres à Lord Sheffield, 14 décembre 1792 et 6 janvier 1793, in Gibbon, *The Letters*, t. III, p. 306, 311. L'éditeur a choisi d'effacer «and fall» et de le mentionner uniquement dans la note de bas de page.
- 62 Lettre à Elizabeth Foster, 8 novembre 1792, in *Id.*, p. 287.
- 63 Lettre à Lady Sheffield, 10 novembre 1792, in *Id.*, p. 298-299. Gibbon essayait peut-être d'amener Lady Sheffield, qui avait montré peu d'estime envers les Sévery en 1791, à sympathiser avec Wilhelm.